

*Patrick Raynal*  
Lettre à  
ma grand-mère

*récit*

Flammarion

Extrait de la publication



# Lettre à ma grand-mère



Patrick Raynal

# Lettre à ma grand-mère

*récit*

Flammarion

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 2008  
ISBN : 9782081311374

Extrait de la publication

À ma sœur  
À mes enfants et petits-enfants

Ce que je vais dire, c'est ce que j'ai su ;  
et dans ce que j'ai su, ce que j'ai retenu.  
Or ce que j'ai retenu, c'est aussi ce que  
j'ai voulu retenir. Bref, *hakili yé jon yé*  
(la mémoire est esclave de ses infidélités).

Harouna Barry





## AVANT-PROPOS

À la suite d'une série d'événements que le lecteur, s'il en a la patience, découvrira au fil de ces pages, j'ai été élevé par mes grands-parents maternels.

Soixante ans, ou peu s'en faut, plus tard, j'ai appris totalement par hasard que ma grand-mère avait laissé un journal racontant ses quinze mois de déportation à Ravensbrück. En lisant ce manuscrit de cinquante-six pages parfaitement dactylographiées, j'ai compris que *Matricule 38971* n'était pas un journal, mais des souvenirs de déportation écrits je ne saurai jamais quand.

Tous les écrivains le savent : les souvenirs sont des yo-yo entre l'ombre de la réalité et celle de la fiction.

Surtout quand ils prennent de l'âge.

C'est donc sous la forme d'un yo-yo que j'ai choisi de raconter ma rencontre avec le récit de Marie Pfister. J'ai laissé mes souvenirs se juxtaposer aux siens jusqu'à lui écrire des choses que je n'avais encore jamais dites.

L'émotion de la lire par-dessus les années est, elle, inexprimable.



*« Alors, Georges, vous ne m'entendez pas ? » Et je vois se tourner vers moi une figure que je n'oublierai jamais. Verte. Des gouttes de sueur la sillonnent.*

*« Vous êtes malade, mon ami ?*

*— Madame, vous êtes prise, et la Gestapo vous guette... »*

Nous sommes le 29 mars 1944 et le réseau de ma grand-mère vient de tomber. Je lis et relis cette dernière phrase : « Madame, vous êtes prise, et la Gestapo vous guette... » Son élégance me bouleverse. Il y a dans cet alexandrin boiteux et involontaire toute la noblesse un peu nonchalante des grandes répliques de la tragédie classique. Je pense à cette autre phrase, une citation dont j'ai oublié l'auteur, que mon grand-père, le général Pfister, prononçait avec gourmandise chaque fois qu'il en avait l'occasion : « Tout est perdu, Messieurs, fors l'honneur... »

Je me souviens aussi de ce matin du printemps 1964 où le général Petit, un ancien officier employé comme prof d'histoire dans la boîte à bac de Cagnes-sur-Mer où je pourchassais mes études

secondaires, m'attendait au garde-à-vous devant la porte de la classe pour me présenter ses condoléances : « C'est une triste nouvelle, Monsieur, mais c'est une grande chance d'avoir l'honneur de la partager avec son petit-fils. » C'était l'année de mes dix-huit ans et, pour la première fois de ma vie, j'ai senti le souffle de l'Histoire me caresser la tête.

Il faut dire que mon grand-père était un homme exceptionnel. Grand, beau, cavalier et escrimeur émérite, il avait immédiatement rejoint de Gaulle et, encore colonel, était devenu chef de l'ORA (Organisation de Résistance de l'Armée) pour la région Sud-Ouest. En 1944, il avait échappé à la Gestapo en fuyant par le balcon de la chambre d'hôtel où il était logé, et était connu pour le sang-froid dont il faisait preuve en toute occasion. Un des premiers souvenirs que j'ai de lui en est une preuve irréfutable.

J'avais cinq ans et nous assistions à la prise d'armes du 14 juillet dans la grande cour du quartier général de la région militaire de Dijon dont il était, à l'époque, le gouverneur. Les officiels et les familles assistaient à la cérémonie sur des gradins, ce que j'ai dû trouver particulièrement injuste car, échappant à la surveillance de ma mère, j'ai dévalé les escaliers pour courir vers la silhouette de mon grand-père, au garde-à-vous, immense dans son grand uniforme et qui, bien sûr, me tournait le dos. Arrivé près de lui, j'ai glissé ma main dans la

sienne. Il m'a souri et, sans plus attendre, nous avons ensemble passé les troupes en revue.

« Personne n'a moufté mais je peux t'assurer qu'ils ont été héroïques. Jamais je n'ai passé en revue une troupe qui avait l'air si contente de me voir. » Et il en riait encore en me le racontant.

*L'honneur...* Du plus loin que je me souviennne, ce mot a toujours marqué mon enfance. Sans que je fusse capable de lui donner un véritable sens, il m'apparaissait comme une frontière terrible au-delà de laquelle le monde cessait d'exister puisque la franchir équivalait à disparaître de l'univers de mes grands-parents. L'honneur commençait par la Légion du même nom. Mon grand-père était grand officier, ma grand-mère officier, et tous les jeunes mâles en âge de s'être illustré dans la Résistance étaient chevaliers, y compris mon père qui, seul, semblait être un vrai fana des décorations. S'ils la portaient tous, aucun n'en parlait.

Mais, j'anticipe. Pour comprendre l'origine de la belle histoire d'amour que j'ai entrepris de raconter, il faut remonter au 31 mai 1945 (exactement quatorze mois avant ma naissance), le jour où l'armée russe délivra, du même coup, le camp de Ravensbrück et Marie Pfister née Degoul, quarante et un ans et dix-huit mois d'enfer. Elle avait déjà quatre enfants dont l'aînée (ma mère) était en âge de se marier, et elle avait perdu un garçon victime très jeune d'une maladie. Ça ne faisait pas son compte. Un autre enfant remettrait les compteurs au chiffre

d'avant la guerre et, surtout, rendrait sa place à cette femme qui avait si souvent douté d'appartenir encore à l'humanité. Bref, mon grand-père et ma grand-mère s'escrimaient vainement à fabriquer mon rival pendant que mon père et ma mère, mariés depuis peu, confirmaient brillamment la supériorité de la jeunesse en réglant l'affaire en neuf mois, comme il se doit. Je n'y avais encore jamais pensé sous cet angle, mais cette petite compétition devait entretenir une certaine bonne humeur dans les deux familles.

Bonne joueuse (et peut-être soulagée), ma grand-mère décréta aussitôt qu'elle n'avait plus besoin d'un cinquième enfant puisque moi, Patrick Jacques Marie Raynal, je venais de rafler la place. Joli coup, net et sans bavure : j'étais entré par la grande porte dans le monde des usurpateurs. Inutile de préciser que ce titre de *cinquième enfant* venait aussi de me mettre à dos tout le reste de la famille, présente et future.

On l'aura compris, Marie Pfister était aussi peu diplomate qu'elle était courageuse.

Les quelques vicissitudes d'une enfance plutôt agitée me permirent de conserver jusqu'au bout ce titre envié, mais, avant de me lancer dans la relation de cette histoire, il me faut d'abord revenir à la superbe phrase qui ouvre ce récit. Elle est extraite du journal de déportation de ma grand-mère, un document de cinquante-six pages très denses, intitulé *Matricule 38971*. Mes grands-parents, un de

mes oncles, ma mère sont morts, et personne ne m'avait jamais parlé de ce journal. Ma sœur l'a trouvé dans les papiers de ma mère après son décès en 1988, et j'ai dû attendre quinze années supplémentaires pour en apprendre l'existence et deux mois de plus pour en obtenir enfin une copie. Je reconnais que l'explication de ma sœur tient la route : elle en avait vaguement entendu parler et avait pensé qu'un document de cette importance devait être connu de toute la famille. Je n'arrive toujours pas à comprendre comment ce précieux récit a mis soixante ans pour parvenir à son *destinataire* puisque je suis manifestement le dernier de la famille à l'avoir eu en main, mais ne pinaillons pas. Ma sœur aurait pu ne jamais m'en parler et emporter, elle aussi, le secret dans sa tombe.





## MATRICULE 38971

*29 Mars 1944. Toute ma vie je me souviendrai de ce jour qui fut pour moi le début de la série noire. Il commence bien. Mon mari doit passer quelques heures près de nous, revenant d'un rendez-vous de Lyon. Ces jours de réunion nous les marquons d'une pierre blanche. C'est une halte dans les soucis de la vie quotidienne, notre esprit est tranquille. Depuis trois jours seulement nous habitons Bellerive. La maison est louée sous mon nom de jeune fille, nous ne connaissons personne et personne ne nous y connaît. Notre dernier domicile, brûlé depuis deux mois, a réussi à être complètement déménagé avec l'aide de toute l'équipe. Autre coup de chance, une nouvelle location a été possible par l'intermédiaire du service du logement où j'ai quelques connaissances utiles et discrètes.*

*Enfin, en ce mercredi, nous prenons ensemble notre déjeuner avec véritablement l'impression d'être en sécurité. Notre nouveau jardin est joli, le soleil déjà chaud. Nous nous y promenons avec Jacques, le fiancé de ma fille Odile. Nous faisons des projets sinon*

*d'avenir, ce qui serait tout de même quelque peu téméraire, tout au moins sur la possibilité de tirer parti au maximum du terrain pour faire pousser des légumes qui arrangeront l'ordinaire. Marguerite, ma bonne, bêche avec ardeur, voyant déjà choux, carottes, petits pois bouillant dans la marmite. À seize heures nous partons. Jacques nous laisse en cours de route pour aller à divers rendez-vous. Mon mari et moi traversons Vichy pour rejoindre la route de Saint-Pont où Madeleine l'attend avec sa voiture à cheval pour faire les treize kilomètres qui les séparent de La Lecholle, cette délicieuse propriété de nos amis, qui depuis de longs mois est le refuge de mon mari entre deux voyages. La voiture est là. J'enfourche ma bicyclette que je traîne à la main depuis mon départ de Bellerive et pars en criant : « À samedi. »*

*Quelques mètres plus loin je m'arrête. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Georges est au milieu de la route, appuyé à la voiture, me regardant partir. Pourquoi, tous deux, avons-nous ce mouvement inhabituel ? Nous nous quittons et retrouvons plusieurs fois par semaine. Est-ce le pressentiment que nous nous reverrons plus avant de long mois ? Toujours est-il que cette dernière vision de mon mari restera gravée dans ma mémoire, et c'est souvent ainsi que je le reverrai durant mon exil. Je file à toute allure dans les rues familières et fais un détour pour aller chercher dans une charcuterie un jambon que l'on m'a promis. Fièvre au possible de cette acquisition plutôt rare, je regagne la maison, sans me douter que je viens de faire le*

*marché pour ces messieurs de la Milice, qui auront du reste le mauvais goût de me féliciter de sa qualité quelques jours après, alors que mon estomac commence à réclamer quelque chose de plus consistant que les rutabagas du 92.*

*Comme il me reste une bonne heure avant mon rendez-vous de sept heures avec mes agents de liaison, j'écris une lettre à ma belle-sœur, que Jacques emportera le soir en regagnant Paris.*

*Brusquement, mes yeux se portent sur la pendule : sept heures moins dix. Plus une minute à perdre. Je me précipite sur mon vélo et m'aperçois avec mauvaise humeur que, pendant que j'écrivais, mon petit Alain a faussé la roue avant : encore cinq minutes de perdues. Je prends le vélo de ma fille aînée, non sans avoir tancé vertement mon pauvre bonhomme. Que cette gronderie me restera donc sur le cœur !*

*Heureusement que le « bassin aux cygnes », devant le pavillon Sévigné, n'est pas loin. Je fonce à toute allure, et vois G..., l'agent de liaison à qui je dois trois remettre trois télégrammes pour Londres, que mon mari m'a remis l'après-midi. Il marche, la tête enfoncée dans les épaules, le bonnet mis très bas, les mains dans les poches. Je l'appelle, préférant ne pas abandonner mon vélo à l'envie des passants. Il ne répond pas. J'entre dans le parc, mon vélo à la main, et me dirige vers lui, qui me tourne le dos.*

*« Alors, Georges, vous ne m'entendez pas ? » Et je vois se tourner vers moi une figure que je n'oublierai jamais. Verte. Des gouttes de sueur la sillonnent.*

*« Vous êtes malade, mon ami ?*

*— Madame, vous êtes prise, et la Gestapo vous guette, et j'ai les mains dans les poches. »*

*Quelques jours avant, la consigne avait été donnée de ne pas aborder un agent ayant les mains dans les poches, ce qui devait être considéré comme un signal de danger.*

*Un coup d'œil, je ne vois personne, peut-être pourrais-je fuir, je dis très haut : « Comment va votre femme ? Faites-lui mes amitiés. »*

*Une main s'abat sur mon épaule, et une voix — française, hélas ! — me dit :*

*« Police allemande, suivez-nous.*

*— Monsieur, vous êtes Français.*

*— Non madame, et que vous importe, c'est la même chose.*

*— Pas pour moi, monsieur.*

*— Allons, suivez-nous, et pas d'histoires. »*

*Paroles heureuses entre toutes, puisqu'elles vont sans doute m'éviter le conseil de guerre. Les télégrammes sont dans la poche de mon chemisier, il s'agit de s'en débarrasser. Dans ces cas-là c'est extraordinaire ce que l'esprit travaille vite. En faisant des gestes naturels, et toujours sur les talons des miliciens, je saisis les télégrammes et les balance dans une entrée de maison, enveloppés dans un billet de cinq mille francs que je devais remettre à l'agent de liaison pour les frais du voyage (...) Le coup a réussi, jamais personne n'en entendra parler, la Providence est avec moi.*

*Une auto nous attend de l'autre côté de l'avenue. Encadrée de mes gardes du corps, Vernière et un Allemand, Seth, je suis introduite d'une bourrade dans la voiture. Un chauffeur allemand, revolver au poing, y est déjà. Vernière me dit : « Attendez et ne bougez pas, ou gare à vous. » Je suis dans une colère noire et tente de lui démontrer qu'il est monstrueux d'arrêter un inoffensif passant qui demande à un ami des nouvelles de sa femme qui vient d'accoucher. Il me répond : « Vous serez relâchée demain, mais je suis obligé de vous emmener à la Gestapo. » Il repart et je ronge mon frein en face du revolver qui me vise.*

*Tout à coup, sur le trottoir devant lequel l'auto est arrêtée, mon fils passe. Moment terrible où l'angoisse m'étreint. Au sens propre du mot, je sens mes cheveux se dresser sur ma tête. Je pousse un soupir qui vient de loin, l'Allemand agite son revolver et me dit : « Was ? » Je réponds : « Rien », et je vois mon fils qui, par bonheur, n'a pas tourné la tête, s'éloigner avec son camarade. Il est sauvé. Qu'aurait-il fait s'il m'avait vue ? Minute affreuse qui comptera parmi les plus mauvaises.*

*Cinq minutes après, je vois avec horreur arriver deux autres de mes agents qui, comme moi, sont tombés dans la souricière. Nicolas et Forry rouspètent eux aussi avec énergie, mais sont obligés de s'asseoir en ma compagnie. Naturellement nous ne nous connaissons pas et le nions avec force.*

*(...) G... nous rejoint enfin. Nous sommes tous réunis dans l'auto, et Mathieu, le traître de sinistre mémoire,*

*examine nos portefeuilles. (...) Dans le portefeuille de Nicolas il y a un permis de pêche. « Celui-là aussi vient de chez Oppicy ? » demande Mathieu d'un air goguenard. Je frémis intérieurement. Mes camarades doivent avoir le même sentiment. Les dégâts doivent être graves, car Oppicy est notre boîte aux lettres de Clermont. C'est une maison d'articles de pêche.*

*La voiture part et nous nous dirigeons d'abord sur la Gestapo de Vichy. C'est l'Hôtel du Portugal, tristement célèbre. Nos gardes nous font attendre une bonne heure, et en route pour Clermont.*

\*

\* \*

*Voyage sinistre dans la nuit. Je pense à ma mère et à mes enfants qui doivent attendre mon retour, et à qui chaque heure qui passe doit apporter l'angoisse. Heureusement que Jacques est avec eux ! Il va, ainsi que mon fils Lucien, se douter rapidement de mon arrestation et calmer, autant qu'il se pourra, ma mère, Rosie et mon petit Alain. Odile, Dieu merci, est depuis huit jours à Paris. Elle saura toujours assez tôt.*

*Nous arrivons à Royat, dans les villas de la Chalmalière où la Gestapo a élu domicile. Vague interrogatoire, nos noms, adresses. Je donne l'ancienne dont, par bonheur, j'ai la quittance jusqu'au lendemain dans mon sac, avec les clés dont l'adresse est attachée par une plaque à l'anneau. Pendant qu'ils iront se*

*Cet ouvrage a été imprimé par  
CPI Firmin Didot  
Mesnil-sur-l'Estrée  
pour le compte des Éditions Flammarion  
en novembre 2010*

Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

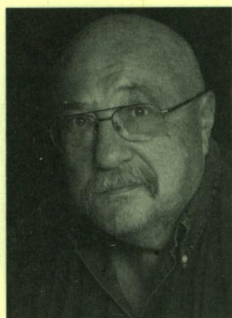
*Imprimé en France*

Dépôt légal : février 2008

N° d'édition : L.01ELJN000105.N003 - N° d'impression : 102572

# Lettre à ma grand-mère

Patrick  
Raynal



Arnaud Février © Flammarion

« J'ai été élevé par mes grands-parents maternels. Soixante ans plus tard, j'ai appris totalement par hasard que ma grand-mère avait laissé un journal racontant ses quinze mois de déportation à Ravensbrück, *Matricule 38971*. En lisant ce manuscrit, j'ai compris que ce n'était pas un journal, mais des souvenirs de déportation. J'ai choisi de raconter ma rencontre avec le récit de Marie Pfister. J'ai laissé mes souvenirs se juxtaposer aux siens jusqu'à lui écrire des choses que je n'avais encore jamais dites.

L'émotion de la lire par-dessus les années est, elle, inexprimable. »

À travers un texte rédigé par sa grand-mère et longtemps disparu, un homme déjà mûr découvre un passé familial enfoui. *Lettre à ma grand-mère* est à la fois l'histoire d'un secret de famille, le récit d'une enfance dans l'après-guerre qui s'éclaire *a posteriori*, et le parcours d'une résistante « ordinaire ». Où comment les convictions se transmettent et les hommes se forgent à partir de l'histoire de leurs parents, même lorsqu'elle est cachée.

*Ex-directeur de la Série noire, éditeur chez Fayard et critique au Monde des Livres, Patrick Raynal est un des papes du polar en France. Chez Flammarion il est l'auteur de En cherchant Sam, du Ténor hongrois et de Retour au noir.*

## Flammarion